

Un musée à vocation universelle pour Jérusalem

Après trois ans de travaux, le Musée d'Israël a rouvert ses collections d'arts ancien et contemporain au public

Jérusalem
Envoyé spécial

Ce qui fait un grand musée, c'est son inscription dans le paysage, son architecture, la force de ses collections, et surtout le potentiel de l'ensemble», dit James Snyder, le patron du Musée d'Israël, qui a rouvert au public le 26 juillet après trois ans de travaux. Il a raison : le nouveau Musée d'Israël, ce sont d'abord des perspectives.

La plus spectaculaire, dès l'entrée, est topographique. Elle conduit l'œil vers le haut de la colline où les bâtiments ont été élevés, vers une œuvre contemporaine monumentale du Britannique Anish Kapoor, en majesté sur la plus haute terrasse. Intitulée *Turning the World Upside Down, Jerusalem* (« le monde à l'envers, Jérusalem »), c'est une sorte de gigantesque sablier chromé, où les passants se reflètent sens dessus dessous, la tête en bas.

Une autre perspective est temporelle : les collections couvrent tous les champs de l'histoire de l'art, de la préhistoire et l'Antiquité à nos jours. Une troisième perspective est géographique, puisque des salles sont consacrées aux Inuits comme d'autres aux civilisations amérindiennes ou extrême-orientales. Un musée à vocation universelle, donc, dans le contexte particulier de Jérusalem.

Fondé en 1965 sous l'impulsion du maire de Jérusalem Teddy Kollek, le Musée d'Israël avait été conçu par Alfred Mansfeld (1912-2004) et l'architecte d'intérieur Dora Gad (1912-2003), sur le principe des villages méditerranéens construits sur des hauteurs. Sur un terrain pentu, ils avaient bâti des édifices cubiques, bordés par un parc de sculptures dessiné par l'artiste américain Isamu Noguchi (1904-1988).

L'architecte new-yorkais James



L'architecte new-yorkais James Carpenter a rénové l'institution, qui occupe désormais une surface de 58 000 m². AHIKAM SERI/BLUEPRESS

Carpenter, chargé de la rénovation, en a remarquablement préservé l'esprit, malgré l'adjonction de près de 8 000 m² de constructions nouvelles. Il est rare qu'un architecte de ce niveau soit aussi modeste et respectueux d'un site. Le nouveau musée s'étend ainsi sur 58 000 m² et, dans le bâtiment principal, le passage des parties neuves aux anciennes est, pour le non-initié, totalement imperceptible.

Neufs, les pavillons d'entrée sont des cubes de verre pourvus de claustra, formés de lamelles de céramique de son invention, qui les préservent de la chaleur et de trop de lumière tout en paraissant

presque transparents. L'ensemble a coûté 100 millions de dollars.

Un budget presque entièrement fondé sur des donations de particuliers, ce qui n'est pas la moindre fierté de James Snyder. Cet ancien responsable du MoMA de New York est un habitué du *fund raising*. « A l'origine de ce musée, il y a la générosité de vingt et une familles ! Et la totalité ou presque de nos collections [500 000 pièces environ] provient de dons. Nous sommes ainsi soutenus par quatorze sociétés d'amis à travers le monde, et la vente d'un de nos deux tableaux de Basquiat en 2007, pour 14,6 millions de dollars,

a pu constituer un fond dont les intérêts permettent de nouvelles acquisitions. »

Les collections sont réparties en une trentaine de départements. « C'est une opportunité unique », se félicite James Snyder, qui prend pour exemple la reconstitution de la collection personnelle du sculpteur Jacques Lipchitz, réunie dans des vitrines, où l'artiste avait mélangé tous les styles et les genres. « Nous pouvons opérer ainsi toutes sortes de transversalités, et je vais encourager fortement mes conservateurs à le faire », ajoute-t-il. C'est particulièrement spectaculaire dans la partie réservée aux

antiquités, où les civilisations méditerranéennes se télescopent dans les salles comme elles le firent dans l'Histoire. La mise en relation constante de l'art mésopotamien, égyptien, juif, grec, romain, chrétien ou islamique, est extraordinairement stimulante.

A contrario, dès que la politique impose un repli nationaliste, les choses se gâtent : la section d'art israélien d'après-guerre et contemporain est paradoxalement la plus décevante. Pire, elle nuit à la mise en valeur de certains artistes. L'excellente Sigalit Landau voisine ainsi avec des seconds couteaux, voire de tristes croûtes.

La section contemporaine ne montre presque que des chefs-d'œuvre, dont une grande installation d'Olafur Eliasson, ou une pièce historique de l'artiste d'origine palestinienne Mona Hatoum, mais aussi beaucoup d'artistes français. On s'étonne cependant de l'absence d'une Michal Rovner, sans doute une des meilleures artistes israéliennes du moment.

Les civilisations méditerranéennes se télescopent dans les salles comme elles le firent dans l'Histoire

La majorité des salles sont toutefois spectaculaires, avec des mentions spéciales pour la reconstitution, surprenante, d'un salon Empire, l'ébouriffante collection de photographies réunie et offerte par Noel et Harriette Levine, et surtout la totalité des ready-mades de Duchamp édités par le marchand italien Arturo Schwarz, qui a donné en tout près de 700 œuvres dada et surréalistes. Dont la *Fontaine*, le célèbre urinoir de Marcel Duchamp, œuvre fondatrice de l'art moderne. Elle est ici accrochée bizarrement, sur le côté droit d'une porte, en biais, et au tiers de la hauteur à partir du linteau. Exactement à la façon d'une mezouzah, cet objet rituel qui orne chaque entrée de maison à Jérusalem, ou chaque porte des chambres d'hôtel. Ce doit être ça aussi, l'humour juif. ■

Harry Bellet

Musée d'Israël, bd. Ruppin, Jérusalem (Israël). Lundi, mardi et mercredi, de 10 heures à 17 heures ; mardi de 14 heures à 21 heures ; vendredi, de 10 heures à 14 heures ; samedi, de 10 heures à 17 heures. Entrée : 48 shekels (environ 10 euros). English.imjnet.org.il

Denis Podalydès en Nicolas Sarkozy

La différence du cinéma américain, le cinéma français est resté avare de représentations de ses chefs de l'Etat. De Jean Gabin (*Le Président*, d'Henri Verneuil, 1961) à Jean-Louis Trintignant (*Le Bon Plaisir*, de Francis Girod, 1984), qui désignait à mots couverts François Mitterrand et dévoilait l'existence possible d'une certaine Mazarine, rares furent les irruptions du premier personnage de la République à l'écran.

Ce complexe est-il en train de disparaître ? On a vu Michel Bouquet incarner le président à la rose dans *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, de Robert Guédiguian (d'après *Le Dernier Mitterrand*, de Georges-Marc Benamou, 2005), et découvert récemment Albert Dupontel (*Président*, de Lionel Delplanque, 2006) ou Yvan Attal (*Le Candidat*, de Niels Arestrup, 2007) en situation d'endosser le costume présidentiel, même si ces figures emblématiques restaient fictives. Roselyne Bosch n'a pas hésité à faire incarner Pétain par un acteur dans *La Rafle* (2009), et tout récemment Michel Vuillermoz a endossé le costume du général de Gaulle pour France 2 (*L'Appel du 18 juin*, de Félix Olivier).

C'est au tour de Nicolas Sarkozy d'être campé, dans un film de Xavier Durringer, *La Conquête*, qui se tourne cet été. Ecrite par l'historien Patrick Rotman, auteur de documentaires fleuves sur Lionel Jospin ou Jacques Chirac, cette « fiction à l'anglo-saxonne, très documentée » est

consacrée à l'ascension de Nicolas Sarkozy vers l'Elysée de 2002 à 2007. Le rôle de l'actuel président de la République est tenu par Denis Podalydès, qui a interprété récemment Jacques Attali dans *Le Coluche* d'Antoine de Caunes, André Malraux dans *Un crime très populaire*, de Didier Grousset (2008), Jean-Paul Sartre dans *Sartre, l'âge des passions*, de Claude Goretta (2006), l'éditeur Guy Schoeller dans *le Sagan* de Diane Kurys (2008).

Brochette d'acteurs

On retrouvera à ses côtés Florence Pernel dans le rôle de Cécilia Sarkozy, Hippolyte Girardot dans celui de Claude Guéant, directeur de cabinet puis directeur de campagne, aujourd'hui influent secrétaire général de l'Elysée. Ainsi que Samuel Labarthe en Dominique de Villepin (ministre des affaires étrangères en 2002, premier ministre en 2005), Bernard Le Coq en Jacques Chirac, et Grégory Fitoussi (repéré dans la série télévisée « Engrenages ») en Laurent Solly, qui fut conseiller et directeur de cabinet de Sarkozy avant d'intégrer la direction générale de TFi1 en 2007.

Denis Podalydès vient de jouer *Richard II*, de Shakespeare, au Festival d'Avignon dans une mise en scène de Jean-Baptiste Sastre. A propos de ce rôle, celui d'un roi faisant « un numéro d'acteur », personnage dont il traque les « pics bouffons » et les « réactions imprévisibles », l'acteur a déclaré : « J'aime perdre la tête ! » ■

Jean-Luc Douin

Huehuetotl s'installe face à Pablo Picasso

Le petit et riche Musée Barbier-Mueller de Barcelone parcourt l'Amérique du nord au sud

Art

Barcelone
Envoyée spéciale

En été, la capitale catalane est le paradis, ou l'enfer, des touristes. On s'y bouscule devant la Sagrada Família et aux entrées du Musée Picasso. Havre de tranquillité dans la Carrer de Montcada, pile en face de la précipitation adulatrice des consommateurs, et admirateurs, de Picasso, le petit Musée Barbier-Mueller, consacré aux arts premiers américains, tient salles réfrigérées dans une bâtisse aux murs épais. Entre les toiles de l'ancien élève de l'Ecole des beaux-arts de Barcelone et les totems précolombiens, on pourrait tendre un fil à linge – et les commères de papoter aux fenêtres : oui, Picasso fut dissipé, il a peint les *Demoiselles d'Avignon* en 1907 en référence à la Carrer d'Avinyó, une rue chaude de Barcelone. Alors que faire ? Pair ou impair ? Petit musée ou grande institution ?

En 2006, le mythe Picasso avait traversé la venelle, et quitté ses espaces pour l'exposition « L'homme aux mille masques » que lui consacrait le Musée Barbier-Mueller, confrontation entre les chefs-d'œuvre des arts premiers et ceux du peintre cubiste. Les commissaires rappelaient que l'art nègre n'avait pas été le seul à toucher Picasso, que la fameuse sculpture nimba de Guinée avait inspiré les portraits de Marie-Thérèse Walter en 1929, et qu'avant cela, le créateur du cubisme avait regardé de près les arts primitifs américains

au Musée du Trocadéro et savouré la sculpture ibérique dans la ville catalane de Gosol en 1906.

Point de Picasso en 2010 au Musée Barbier-Mueller d'art précolombien. Jusqu'au printemps 2011, y est proposée une exposition intitulée « Rastros del Norte » (« empreintes du Nord »), parcours géographique partant du Grand Nord pour aboutir au sud, le Mexique. Les pièces qui proviennent des Etats-Unis et du Canada ont été empruntées au Musée Barbier-Mueller de Genève, la maison mère, très riche en arts africains, celles du Mexique sont conservées dans l'annexe barcelonaise. Le Musée du quai Branly à Paris a prêté (jusqu'en novembre) un masque yupik d'Alaska (vers 1200-1500).

Parentés et repères

« Rastros del Norte » décline un voyage allant de l'Arctique à la Més-Amérique en passant par la côte Nord-Ouest, les forêts orientales, les grandes plaines et l'Ouest. Soit des lampes inuites à graisse de baleine (X^e siècle), un totem haïda de Colombie-Britannique, un masque concha du Mississippi, un gilet sioux (XIX^e siècle) ou un encensoir figurant la divinité du feu Huehuetotl en provenance du site de Veracruz au Mexique (VII^e siècle).

Dans un certain désordre chronologique, ces quelque cent pièces sont pourtant des repères à la compréhension d'un Nouveau Monde influencé par la variété de sa géographie, soumis aux bouleversements introduits par des sécheresses chroniques (la ville de Cahokia, dans l'Illinois, habitée dès

1300 av. J.-C.) ou l'introduction du cheval par les Espagnols.

Ce qui frappe, c'est la très grande modernité de ces formes anciennes. La rigueur d'une amulette inuit en ivoire trouvée en Alaska, la ressemblance frappante d'un encensoir provenant du site de Teotihuacán (200-600 av. J.-C.) avec les pièces de plâtre coloré proposées aux touristes du XXI^e siècle sur les marchés mexicains : empilement pyramidal de fleurs, de plantes, d'êtres aux yeux arrondis ou fermés comme des fils, portant

boucles d'oreilles... En mars, Jean-Paul Barbier-Mueller annonçait la création de la Fondation culturelle Musée Barbier-Mueller, afin d'éviter la perte irrémédiable de ces mémoires du temps. Pour que jamais, de l'Alaska au lac de Mexico, tout ne soit pareil. ■

Véronique Mortaigne

« Rastros del Norte », Musée Barbier-Mueller d'art précolombien, Montcada, 14, Barcelone. Du mardi au dimanche, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'en avril 2011. Entrée : 3 €. Barbier-mueller.ch

france inter
CULTURE
ESCALE ESTIVALE
Emmanuel Khérad
samedi et dimanche 18h00
Les choix culturels du journal Le Monde
le samedi à 18h55
FRANCE INTER LA DIFFÉRENCE
franceinter.com